

# Roman : le trésor bleu

Autor(en): **Marrot, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 31

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253077>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISANT



A PORRENTRUUY



N° 31

Supplément du Dimanche 2 Août

1903

## LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

En vain se disait-il que ses appréhensions étaient mal fondées. La surprise avait été si vive à l'annonce de Feuillode que Lucien ne fut pas capable de lui dissimuler son émotion.

Feuillode, de son côté, était douloureusement étonné de l'effet qu'il venait de produire.

Quel secret couvrait donc la vente des Elisiades? Lucien paraissait frappé de stupeur. Assurément il ne s'en était pas défait par une simple fantaisie, un changement capricieux. Lucien avait eu besoin d'argent. Et pourquoi? Feuillode regarda sa fille.

Elle aussi, après son mouvement de joie avait pâli en voyant le visage de son mari, et son attitude douloureusement embarrassée; elle ne savait que penser et que croire.

Dans les circonstances, Feuillode et Claire pouvaient tout imaginer excepté la réalité; Feuillode surtout, qui n'avait plus cette confiance candide qu'émeusent l'observation et le soupçon, cherchait, et il ne savait à quelle idée s'arrêter à l'égard de Lucien.

Oui, Lucien avait vendu sa propriété par besoin d'argent. Dépensait-il hors du ménage des sommes qui n'étaient pas en proportion avec ses ressources? il fallait bien le croire. Lucien était-il joueur? Rien jamais n'avait pu le donner à supposer. Tout, au contraire, avait marqué jusqu'ici chez Lucien son éloignement pour les façons hasardeuses de traiter la fortune.

Le train modeste qu'il menait était le garant d'un esprit stable que la tentation des entreprises aléatoires et chimériques n'égarait point.

Est-ce que Lucien avait conservé des relations antérieures à son mariage, quelque femme qui l'entraînait à des folies? Feuillode résolut de prendre ses mesures pour le savoir. Cela était délicat; mais, pensait-il, le bonheur de sa fille en dépendait. Employer les offices de ces agences de renseignements qui font

une active police pour le compte des particuliers: le procédé lui semblait vilain avec raison.

Lui-même, le cas échéant, il pouvait suivre Lucien, connaître ses fréquentations, savoir où passait l'argent du ménage. Mais il n'était pas trop bien placé pour le surprendre. Il pouvait se faire surprendre lui-même. Alors c'était la brouille avec le mari de sa fille et toutes les conséquences que les rancunes de famille traînent après elles. Cependant il fallait savoir; il le fallait.

Feuillode se serait bien gardé de laisser supposer quoi que ce fût à Claire. Mais elle-même aujourd'hui était inquiète.

Tout en conservant la confiance à l'égard de son mari, elle était étonnée des inquiétudes qu'il montrait à tous moments et de ses façons d'agir mystérieuses.

Elle n'en était pas encore arrivée à ce point où une femme craint pour la paix de son avenir; mais peu à peu le bon astre des premiers jours pâlisait. Un nuage sur le cœur, un pli sur la lèvre, elle se sentait à certains moments toute fiévreuse malgré les tendres prévenances de son mari.

Dans ces prévenances, Lucien était aussi sincère que le premier jour, mais il paraissait parfois absent de lui-même. Elle devint quelque peu languissante et sans trop savoir jusqu'à quel point le souci qui lui venait de Lucien était cause de son malaise, elle eut le vif désir de changer d'air; elle lui demanda d'aller passer ensemble quelques semaines aux Elisiades.

Lucien ne pouvait refuser; mais il lui était difficile, à cause de son emploi, de disposer de plusieurs semaines. Il résolut de passer quelques jours dans son ancienne propriété et l'on convint que Feuillode y resterait une partie de la saison avec sa fille, tandis que Lucien reviendrait à Paris.

Cet arrangement semblait les satisfaire tous les trois

Lucien comptait sur l'éloignement de Feuillode pour en finir avec sa restitution. Il pourrait prendre à l'aise, sans être gêné, les dernières mesures. Il n'aurait point à subir les questions, les objections, le silence, les regards de Feuillode et même aussi, maintenant, l'inquiétude de sa femme qu'il remarquait.

Il pourrait vendre encore loin des yeux de son beau-père ce qu'il avait besoin de réaliser pour parfaire l'acte nécessaire. Feuillode parti, Lucien se débarasserait du dernier poids. En attendant, il prit avec Claire le train pour la Touraine.

Ce petit voyage donnait un peu de gaieté à la jeune femme. L'air vif qui bat les stores mouvants des voitures filant comme l'éclair animait son délicat visage, et les lèvres avivées souriaient. Elle était heureuse d'emmener Lucien loin de Paris; de l'avoir tout entier à elle pendant quelques bonnes journées. Elle pensait que son mari serait bien aise de revoir le domaine qu'il avait cru perdu pour lui, et elle ne se trompait point.

À l'arrivée à Tours, le bon M. Létang les attendait avec la voiture; car, ainsi que le lui avait déclaré Feuillode, tout était comme auparavant; il n'y avait rien de changé au château, il n'y aurait parfois qu'un hôte de plus. Mêmes propriétaires, en somme.

Ce furent, à la sortie de la gare, de grandes embrassades avec M. Létang.

Quant Lucien aperçut le château, il eut un vif mouvement de joie. Il croyait ne jamais plus le revoir. Et c'était grâce à Feuillode qu'il le revoyait. Il ne pouvait l'en remercier d'un cœur trop sincère, et il sentait qu'il ne saurait jamais acquitter cette dette nouvelle, ni l'ancienne non plus; car l'homme qui agissait ainsi, comme un père dévoué, lui avait donné Claire, lui rendait la fortune et plus que cela à son insu, en portant la faute de M. Dechevreille. Il maintenait le nom hors de la honte, Lucien lui devait tout.

Que lui rendait-il? Lucien n'osait y songer. Il maudissait le silence gardé, toutes les précautions prises; Lucien était obligé de reconnaître avec horreur que depuis la mort de son père il travaillait, malgré lui sans doute et par la fatalité de sa situation, à replonger plus profondément Feuillode dans la peine qu'il traînait. Seul Lucien eût pu la dissiper d'un mot.

— Ne fais donc plus ce visage, ne sois pas triste comme cela, lui dit Claire avec une moue souriante. Et elle l'embrassa.

— Nous voici chez nous! s'écria M. Létang.

En effet, au bout de l'avenue les lourdes grilles roulaient. Les chiens du château aboyèrent en joie: nulle part il n'est sans ces abois de bons et complets retours. Les tilleuls de la grande allée avec leurs feuilles larges et veloutées versaient une ombre hospitalière la même qui avait accueilli les anciens Dechevreille et lui-même Lucien, tout enfant, quand on rentrait aux Elisiades. La tête chauve du vieux jardinier lui-sait près du pilastre de la grille; d'antiques domestiques avec la coiffe du pays attendaient, s'essayant les yeux avec le coin du tablier, ravies du retour d'un maître qu'elles avaient cru perdre. Tout était bien comme auparavant. Pauvre Feuillode!

Le premier soin de Lucien, en revenant dans sa propriété, fut de la parcourir comme s'il venait d'en être éloigné pendant des années. Il l'avait quittée le mois passé; mais les événements et l'idée d'une dépossession allongeaient la durée du temps.

M. Létang bavardait à ses côtés, le long des massifs du parc. Lucien écoutait à peine ses explications copieuses, sur la façon dont M. Feuillode avait fait son entrée. La propriété avait beaucoup plu à M. Feuillode...

— Il paraissait content?

— Tout à fait heureux.

Cela mit quelque baume sur la blessure secrète de Lucien.

Puis il haussa les épaules, car un peu de contentement ne pouvait remplacer pour Feuillode toute une vie cruellement empoisonnée. Il rentra seul au château. Et pendant que M. Létang poursuivait le cours de ses propos expansifs avec la jeune dame Dechevreille, il se promenait dans les appartements, ouvrant toutes les portes, jetant un regard sur l'aménagement de chaque pièce. Rien n'avait été dérangé; aucun meuble touché pendant sa courte absence.

Pauvre bon Feuillode! — Mais tout en le plaignant, en l'admirant, en répandant son sentiment d'intime reconnaissance, Lucien cherchait sa trace ici et là. Il le suivait, pour ainsi dire, pas à pas, tirait un tiroir, levait un couvercle de coffret; inventorait, d'un œil aux paupières un peu frissonnantes, chaque coin.

Il n'errait point sans une sourde épouvante dans les chambres du château encombrées de vieux meubles parmi lesquels Feuillode s'était également promené. Ce rapprochement seul le faisait pâlir. Et dans ce milieu Feuillode reviendrait! Il y passerait de longs jours, s'il voulait! Partout il irait et viendrait, et peut-être au moment où l'on s'y attendrait le moins, il se heurterait à quelque objet oublié par M. Dechevreille et alors, dans son esprit, éclaterait une affreuse lumière.

— Comme je suis lâche! Je suis un lâche, pensa Lucien. Tout ici m'est un témoignage de la bonté de Feuillode: et je redoute sa présence comme celle d'un ennemi. Voilà le prix que je lui donne de sa bienveillance pour nous.

En se promenant de pièce en pièce, il se figurait Feuillode installé dans celle qui avait servi de cabinet de travail à M. Dechevreille.

Lucien était bien sûr que dans ces cartonniers, dans ce bureau ou dans ce secrétaire, il n'avait rien laissé qui pût le trahir. Pourtant quel ironique et cruel tableau: se figurer Feuillode assis dans le fauteuil de M. Dechevreille et se disant:

— Qu'il était heureux, celui qui a pu vivre ici, comme un châtelain honoré du pays entier pour sa fortune bien acquise et sa probité parfaite!

Quelle cruauté des rapprochements! Quelle ironie de la vie.

Lucien revint, accablé par ces réflexions, quand on l'appela; on le cherchait; il entendit dans les couloirs le pas affairé de M. Létang.

— Que me veut-on?

— C'est Mme Dechevreille; elle vous réclame. La fatigue du voyage, la chaleur l'ont indisposée. Ce n'est rien, d'ailleurs...

Lucien accourut auprès de sa femme; elle venait, en effet, d'éprouver une faiblesse, et elle était encore toute languissante; elle se jeta dans les bras de Lucien comme un enfant qui a besoin de se faire plaindre et rassurer.